

L'Abille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 15 août 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade and temperature readings for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Anniversaire de la Fondation de l'Abille.

NOTRE EDITION

DE

1er Septembre

Nous publierons, comme nous es avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance: édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Abille, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-unième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puiera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abille si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

LA SITUATION.

La situation créée par les troubles financiers de New York, la grève des télégraphistes, l'attitude nouvelle que prend le Japon dans sa controverse avec les Etats-Unis et le désaccord entre de hauts fonctionnaires de certaines branches de l'administration, particulièrement du département de la marine, n'est pas inquiétante au sens absolu du mot, attendu que le pays est antérieurement sorti de crises beaucoup plus graves sans que ses fondations en soient même été affectées, mais elle n'en est pas moins de nature à donner quelque souci au gouvernement et surtout à l'embarras.

La panique financière de New York, qui s'accroît et va provoquer une liquidation générale qui fera de nombreuses victimes, n'aura pas d'effet redoutable sur le crédit du pays, crédit qui repose directement sur sa prodigieuse production agricole et industrielle, et quoiqu'il en souffrira, par le fait qu'il faudra se procurer l'argent dont il a besoin à un taux beaucoup plus élevé que dans des circonstances ordinaires, les cultivateurs, les industriels et les commerçants ne seront pas entraînés dans la débâcle de la spéculation. Cependant, l'énorme baisse des valeurs doit être prise sérieusement en considération, et il est probable que le gouvernement songe à intervenir, à ne pas laisser les ruines s'accumuler ni ébranler le crédit national. Il l'a fait en d'autres circonstances semblables, soit en distribuant de l'argent de son immense réserve parmi les banques nationales, soit en rachetant des bons avant leur maturité, soit par d'autres moyens.

Mais la grève des télégraphistes doit inquiéter davantage, car cette grève peut mettre en danger les intérêts vitaux du pays. Elle est présentement presque générale, et les communications n'ont qu'un service aussi défectueux qu'insuffisant, mais le jour où toutes les communications seraient coupées, jour qu'on peut raisonnablement prévoir, les affaires deviendraient impossibles, la vie nationale s'arrêterait.

Le gouvernement ne peut intervenir, quoiqu'il s'agisse d'un service pratiquement public, et le président Roosevelt a déclaré qu'il ne s'occuperait pas personnellement de cette grève, mais si elle devait durer il n'y aurait qu'un cri dans tout le pays pour que le Congrès édictât une loi plaçant le télégraphe sous le contrôle des autorités fédérales, comme la poste.

On conçoit donc que la suspension du service télégraphique préoccupe le gouvernement, et comme pour ajouter à ses soucis voici que le Japon reprend sa controverse en déclarant qu'il ne peut accepter l'exclusion de ses colonies du territoire des Etats-Unis, même à la condition que les ouvriers américains soient exclus du territoire japonais comme il avait été tacitement convenu.

Il doit être particulièrement désagréable pour le gouvernement que le Japon se montre de nouveau intraitable au moment où des protestations s'élèvent contre l'envoi des cuirassés américains de l'Atlantique au Pacifique et où le président Roosevelt songe à intervenir directement pour ramener l'harmonie dans les hautes sphères de la marine, dans lesquelles les divergences de vues sont très préjudiciables au service.

Mais le gouvernement peut at-

taquer les obstacles qui se présentent en toute confiance, car dans la défense des intérêts généraux il aura le pays tout entier pour le soutenir.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Toujours beaucoup de monde à West End pour applaudir l'exécution d'un programme de vaudou remarquable de l'orchestre et d'autres divertissements. Lalla Selbini, la merveilleuse artiste parissienne, obtient un succès plus grand encore, s'il est possible, que la semaine dernière.

WHITE CITY.

Il y aura foule jusqu'à samedi soir inclusivement au Casino de la White City pour entendre la troupe Olympia dans "The Bohemian Girl", et surtout pour l'applaudir.

La semaine prochaine, à partir de dimanche, les populaires artistes offriront au public une des plus charmantes opérettes d'Audran, "Olivette". C'est un nouveau et grand succès qui les attend.

DEPECHEES Télégraphiques

La dynastie chinoise.

Londres, 25 août—Des dépêches parvenues ce matin de Changhaï, Chine, annoncent que l'impératrice douairière de Chine aurait résolu de remettre les rênes du gouvernement entre les mains de son neveu, l'empereur Kuon Hgon.

L'impératrice douairière est maintenant âgée de 72 ans et sa santé décline rapidement. Quoique ce rapport n'ait pas été officiellement confirmé on sait de source certaine que le conseil de l'Empire a été convoqué hier en assemblée secrète et qu'une question de la plus haute importance a été discutée.

L'empereur Kuang Hsu est né le 2 août 1872. Il est monté sur le trône trois ans plus tard à la mort

de son père. Sa tante l'impératrice douairière, avait pris à cette époque la régence de l'empire. régence qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

L'entrevue du roi Edouard et de l'Empereur Guillaume.

Paris, 15 août—La récente entrevue de l'empereur Guillaume d'Allemagne et du roi Edouard d'Angleterre est à l'heure présente l'unique sujet de conversation dans les cercles diplomatiques et autres.

L'entrevue des deux souverains a eu lieu hier matin à Wilhelmshoe et quoique le secret le plus absolu ait été gardé sur leur entretiens, les journaux européens n'en discutent pas moins les résultats probables de cette rencontre.

En France on admet généralement, que l'entrevue de Wilhelmshoe aura pour effet de diminuer la tension entre les divers gouvernements européens et d'aider au rétablissement de relations plus cordiales entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Certains journaux vont même jusqu'à prétendre que cette entrevue pourrait avoir comme résultat la conclusion d'une entente semblable à celle qui lie l'Angleterre et l'Espagne.

Aveux d'un meurtrier.

Marseille, France, 15 août—Vere St-Leger Goold a avoué aujourd'hui qu'il était le meurtrier d'Emma Levin, une riche suédoise dont le corps coupé en morceaux a été trouvé dans une malle appartenant aux époux Goold, le 5 août dernier à leur arrivée de Monte Carlo.

Ce crime mystérieux avait causé une profonde sensation, surtout lorsque l'enquête ouverte immédiatement par la police eut révélé le fait que les Goold appartenaient à une excellente famille du Royaume Uni.

Les aveux faits par Goold aujourd'hui ont surpris personne, car depuis la découverte du cadavre les soupçons les plus graves pesaient sur les deux époux.

Goold interrogé par le juge d'instruction a froidement avoué son crime. Il a déclaré n'avoir frappé sa victime que d'un seul coup de poignard puis pour faire disparaître le cadavre sa femme et lui résoudre de le couper en morceaux et de l'enfermer dans une malle.



L'EMPEREUR GUILLAUME.

Congrès des socialistes français à Nantes.

Nantes, France, 14 août—Le Congrès Socialiste qui a tenu hier sa première séance à Nantes a réaffirmé la résolution votée au Congrès précédent, suivant laquelle le devoir de tout socialiste français serait de prendre les armes si le pays venait à être attaqué.

De leur côté les grévistes déclarent qu'ils sont certains de remporter la victoire finale et que leurs rangs se grossissent tous les jours d'employés mécontents.

On ne croit pas que les compagnies télégraphiques qui ont des contrats avec les compagnies de chemin de fer pour la transmission des dépêches se prévaudront de ces contrats pour obliger les dites compagnies à expédier leurs télégrammes, et il est probable que le cas échéant l'Union des télégraphistes de chemins de fer s'y opposerait.

Dans les bureaux de la Presse Associée le service fonctionne normalement et si tôt que la situation se sera améliorée dans les au-

La grève des télégraphistes

New York, 15 août—Les directeurs des compagnies Postal et Western Union ont annoncé ce matin que l'expédition des dépêches se poursuit avec régularité et que la situation s'était beaucoup améliorée dans le courant des dernières vingt-quatre heures. Plus ou moins de télégraphistes n'appartenant pas à l'Union sont arrivés hier à New York et ont été embauchés immédiatement par les compagnies.

M. Robert C. Clowry, président et directeur général de la Western Union, a dit ce matin qu'en ce qui concernait sa compagnie, la grève pouvait être considérée comme brisée, qu'un grand nombre d'employés qui s'étaient mis en grève avaient repris le travail et qu'avant demain le service serait normalement rétabli à New York.

De leur côté les grévistes déclarent qu'ils sont certains de remporter la victoire finale et que leurs rangs se grossissent tous les jours d'employés mécontents.

On ne croit pas que les compagnies télégraphiques qui ont des contrats avec les compagnies de chemin de fer pour la transmission des dépêches se prévaudront de ces contrats pour obliger les dites compagnies à expédier leurs télégrammes, et il est probable que le cas échéant l'Union des télégraphistes de chemins de fer s'y opposerait.

Dans les bureaux de la Presse Associée le service fonctionne normalement et si tôt que la situation se sera améliorée dans les au-

tes parties du pays la transmission des dépêches aura lieu avec la même régularité que par le passé.

New York, 15 août—La lettre suivante a été envoyée hier soir à tous les employés de la Presse Associée:

"Les hommes qui sont restés au travail pendant ces heures d'urgence recevront leur salaire régulier plus un bonus pour le surcroît d'ouvrage jusqu'à plus ample notice. Les employés supplémentaires recevront double salaire. Signé: "M. E. STONE."

Mariage de Mme Stanford White.

New York, 15 août—Le prochain mariage de Charles F. Nicklin avec Mme Stanford White, dont le mari fut tué par Harry K. Thaw, il y a un an, a été officiellement annoncé aujourd'hui, suivant un cablegramme de Paris au "World". La cérémonie aura lieu à Londres le mois prochain, dans l'église St Margaret à Westminster.

Vers St-Leger Goold.

Londres, 15 août—Dans une dépêche de Bruxelles un correspondant du "Telegraph" dit que Vere St-Leger Goold, le meurtrier de Emma Levin s'est pendu dans sa prison.



EDOUARD VII.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR THEODORE GAHU

DEUXIÈME PARTIE

XXII

L'ONCLE ET LE NEVEU.

(Suite.)

Tandis que le maire affirmait: —C'est précisément parce que ce chemin n'a été revu nulle part, que je le crois caché dans

les bois des environs. Il y a bien la petite rivière, très dangereuse en raison de ses trous et de ses rochers, mais le courant est rapide... et votre fille commandant, avait été jetée à l'eau où elle y était tombée accidentellement, le corps serait arrivé au barrage... On le retrouverait.

—A moins que... objecta le brigadier.

—L'interrompt, n'osant plus achever ce qu'il pensait en présence du père.

—Achevez, brigadier, insista Morlan... Nous ne devons négliger aucune recherche. Il faut examiner toutes les suppositions.

—On a vu des chemineaux se livrer parfois sur des enfants...

—Un acte de violence... interrompit le maire... Dans ce cas il y aurait crime et le criminel aurait ensuite caché le corps, ce qui rendrait les recherches plus difficiles.

—Les forains que je viens d'interroger, objecta Morlan, affirment que ce chemin n'était très doux, qu'il aimait beaucoup les enfants, qu'il parlait toujours de sa fille.

—C'est, en effet, ce qu'ils ont déclaré, répondirent presque ensemble le maire et le brigadier. Le maire ajouta:

—Si cet individu est le voleur, il ne parait pas probable, d'après les renseignements recueillis, qu'il se soit livré à un attentat sur l'enfant.

Après avoir examiné toutes les hypothèses, même les plus invraisemblables, on convint d'organiser immédiatement de nouvelles battues dans les environs et d'agir d'une façon méthodique afin de ne laisser aucun endroit inexploité.

Morian revint au château. Il donna au duo et à Fernande le peu de détails qu'il venait d'apprendre et il repartit presque aussitôt avec deux domestiques connaissant très bien le pays.

Denis s'en alla d'un autre côté avec deux fermiers. Le maire avec deux gendarmes et le brigadier avec le garde champêtre prirent également des directions différentes.

Vingt-quatre heures s'écouleront encore sans qu'on eût rien découvert.

On désespérait. Cependant, deux fois les gendarmes avaient passé près des rochers dans lesquels était cachée la pauvre Miette, n'ayant plus de larmes pour pleurer, épuisée par la peur, le manque de sommeil et aussi la faim, car, depuis deux jours, le feu lui avait donné seulement un peu de pain qu'il était allé mendier dans une maison isolée où l'on ignorait encore la disparition de la fillette du château.

Pour la faire boire il était allé chercher de l'eau à la rivière et l'avait apportée dans sa casquette.

De temps en temps, il faisait sortir Miette de la cachette, l'embrassait, lui répétait: —Tu es ma fille... ma belle petite fille... Je suis ton papa! Pais, au moindre bruit, un frissonnement plus vif des branches d'arbres, un oiseau qui volait, un cri d'animal dans le lointain, il reparaissait brutalement Miette dans le tron, barricadait l'entrée et se replaçait, farouche, immobile, à quelques pas, après avoir menacé la malheureuse enfant de la battre si elle criait.

—Tais-toi!... Ne bouge pas. Sinon!... Un geste méchant soulevait les poils.

Quand les gendarmes passèrent à proximité, il les vit, se cacha dans les branches, au ras de terre, et resta longtemps ainsi, immobile, retenant son souffle.

Le troisième jour, Miette gémissait épuisée, sur son lit de feuilles sèches. Elle n'avait même plus la force de crier et murmurait tout bas en suppliant:

—J'ai faim!... Oh! monsieur, j'ai faim... J'ai bien mal... du pain, je vous en prie.

Le comte resta longtemps insensible à ces supplications douloureuses. Il ne voulait pas quitter l'enfant. Malgré sa soif, il comprenait qu'elle lui serait reprise s'il l'emménait avec lui au village. Et il ne voulait pas qu'on la lui prenne.

Il n'avait pas mangé. Il se contentait de boire de

l'eau. Il n'éprouvait aucune souffrance.

Toute sa vie se résumait en Miette qu'il croyait sa fille. Il était capable de mourir là de faim près de ces rochers, sans même ressentir les tortures de la famine. Rien ne distrairait sa pensée uniquement concentrée sur l'enfant.

Pourtant les plaintes de plus en plus faibles et douloureuses de Miette l'émeurent.

La petite martyre répétait: —J'ai faim, monsieur... J'ai faim!

Il la regarda avec une tendresse dans les yeux et lui répondit: —Je vais t'en chercher... Ne bouge pas de là... Surtout, si l'on vient, ne fais pas de bruit et n'appelle pas... Tu promets?

—Oui, papa, je vous promets. —Je t'apporterai aussi des galettes.

Miette se recoucha le ventre sur les feuilles, pour essayer de calmer un peu les douleurs de la faim et le feu partit pour Champigneulle afin d'y acheter de quoi manger.

Il approchait des premières maisons du village à l'instant même où rentrait en gare le train qui ramenait Lionel de Kergor.

Aussitôt après le banquet donné en son honneur à l'Hôtel de Ville, Lionel avait quitté Marseille en hâte pour revenir auprès de son père, dont il n'avait reçu aucune dépêche.

Ce silence, ainsi que c'était convenu, indiquait que l'enfant n'était pas retrouvée.

Kergor eût voulu que le train marchât cent fois plus vite, qu'il eût des ailes pour franchir en ligne droite l'espace qui séparait Marseille de Champigneulle, au lieu de faire un long détour.

Ah! s'il pouvait arriver à temps, retrouver la fille de Morlan, la sauver d'un danger, la rendre saine et sauve à son père!... Quelle immense joie!... Certes, il ne se croirait pas quitte envers son sauveur, envers Morlan, il ne le serait jamais!... Mais au moins il pourrait lui prouver un peu son infinie reconnaissance.

Il rendrait en petit le bien qu'on lui avait fait.

Afin d'éviter que les habitants de Champigneulle ne le reconnussent en le voyant avec son père ou Fernande, il n'avait prévenu personne de son arrivée.

Il descendit du train, se valisa à la main, sans s'occuper de ses gros bagages qui restaient à la consigne et donna son billet à l'employé qu'il reconnut, mais qui

ne fit pas attention à lui. Qui donc dans le village de Champigneulle pensait à Hermand de Châteaubourg?...

Depuis si longtemps on n'en parlait plus!

En sortant de la gare, il se rappelait son arrivée deux ans avant le jour où Denis l'attendait à Nancy avec la voiture pour le conduire au château. Sa rencontre sur la route avec Fernande à cheval... Fernande qu'il avait fait pleurer en lui parlant si méchamment.

Que d'événements depuis cette époque!... Que de douleurs... d'héroïsme... Aujourd'hui qu'il se retirait dans le château de ses pères avec la croix d'honneur sur la poitrine, quelle joie pour tous s'il n'y avait pas la disparition de Miette!... De Miette la fille de Morlan!...

Il évoquait le passé et pensait au présent lorsqu'en approchant de la place de l'Eglise qu'il devait traverser pour se rendre au château, il entendit des cris, des appels.

D'abord il ne distingua pas de quoi il s'agissait.

—C'est bien lui, disait-on... C'est le vieux! Il est au bout du village, chez le boulangier. D'autres répondaient:

—Faut prévenir bien vite le maire... la gendarmerie... Qu'il ne s'échappe pas! Des gens couraient. Une femme demanda à l'un d'eux: —Est-ce qu'il a la petite Miet